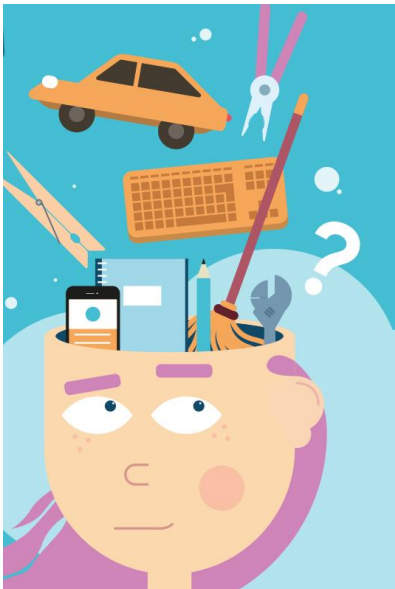



Je travaille donc je suis ?



 Mots-clés : Capitalisme - Emploi – Sens - Travail

À la veille du 1^{er} mai, on se prépare à voir fleurir à nouveau des slogans sur la « valeur travail ». Sous la plume de Vanessa Della Piana, formatrice au Cefoc, cette analyse propose de prendre du recul quant au sens et à la place du travail dans la vie personnelle et collective, en revisitant les conceptions anciennes dont l'Occident a hérité.

Depuis février 2025, la Belgique a un gouvernement de droite, dit « Arizona », aux multiples mesures ciblant les classes sociales les plus faibles, de la chasse aux chômeurs et aux malades de longue durée aux attaques contre les pensions, la Sécurité sociale en passant par le blocage des salaires, etc. Face à toutes ces atteintes qui rendent difficile le quotidien (et l'avenir) d'une grande partie de la population, il y a bien d'autres urgences que de s'intéresser à l'histoire du sens du travail, direz-vous ! Pourtant, s'y intéresser permet de nourrir un regard critique par rapport aux évidences qui sont au cœur des politiques actuelles.

Dans ses travaux, à la croisée de la philosophie et de la sociologie, Dominique Méda a questionné la valorisation du travail dans la société. Pour elle, la notion de « travail », qui est utilisée aujourd'hui comme une évidence, n'est pas univoque. Ce n'est pas un concept universel, qui, de tout temps, aurait voulu dire la même chose : il n'a pas été perçu ni défini de la même manière au cours des siècles. Le concept-même de « travail » est devenu une sorte de monstre : il est le fruit d'un héritage qui n'a pas été repensé, une sorte de conglomérat de conceptions qui ne sont pas cohérentes entre elles. S'affrontent ainsi, dans les discussions du quotidien comme dans les débats politiques, une vision très large du travail (toute activité qui permet à l'humain, outre d'obtenir un revenu, de transformer le monde, de prendre soin, d'avoir des contacts, de s'exprimer, de créer...) et une vision plus réduite (le travail au sens de l'emploi, une participation rémunérée à la production de biens et services). C'est cette dernière qui s'impose encore aujourd'hui dans les projets politiques qui tiennent le haut du pavé.

« Le travail » : de quoi parlons-nous ?

D'une part, le concept de travail n'a pas toujours existé. Et d'autre part, certainement pas avec les définitions que nous en donnons aujourd'hui ! Si, de tout temps, les humains ont eu des activités qui visaient à transformer leurs conditions de vie, à modifier leur environnement, à subvenir à leurs besoins... contrairement à ce qui se passe de nos jours, ces activités n'ont pas toujours été rassemblées sous le concept, unique, de « travail ». D'autre part, elles n'ont pas toujours été à la base de l'ordre social. La suite du texte donne quelques points de repère pour aider à comprendre comment le travail a été perçu par d'autres civilisations, à d'autres époques pour aider à se décentrer des évidences d'aujourd'hui.

Sans en avoir conscience, nous vivons avec une vision moderne du travail qui s'est construite au cours des siècles, un peu comme un mille-feuille ou une sédimen-

tation¹ : chaque époque a ajouté une « couche » de sens différente des précédentes, celles-ci se superposant au fil du temps. Aujourd'hui, nous héritons de tous ces sens différents et qui, de surcroît, sont contradictoires entre eux !

Un mal nécessaire

Durant l'Antiquité grecque, le travail est surtout le fait des esclaves (considérés comme des non-citoyens)². Il est vu comme une activité servile et un mal nécessaire au service des hommes libres, qui préfèrent s'intéresser à la philosophie et à la politique. Les esclaves, bien plus nombreux que les hommes libres, portent l'économie à bouts de bras. À cette époque, les mots pour dire l'expérience du travail sont : poids, fardeau, pauvreté, misère, indigence ou encore dépendance, contrainte, pénibilité... Bref, une nécessité matérielle à laquelle certains, plus que d'autres, ont à se soumettre pour vivre. Dans la société antique, on ne parle donc pas de « valeur travail ». Le travail est plus méprisé que sacralisé ! Il n'est pas le fondement du statut au sein de la société et il n'est pas non plus considéré comme le moyen de transformer, d'améliorer le monde.

C'est au cours du Moyen Âge que les choses évoluent progressivement. On commence à reconnaître des métiers qui ont une utilité pour la société ; à la Renaissance, on valorise davantage les métiers manuels. Peu à peu, on arrive à cette idée que le travail est une activité quotidienne utile pour vivre.

Un moyen de créer la richesse

Il faut attendre le 18^e siècle pour que le concept moderne de travail occupe le devant de la scène. C'est au moment de la Révolution industrielle, avec l'avènement du capitalisme. Le travail est alors défini comme un « moyen de production » : c'est un moyen en vue d'une autre fin, à savoir créer de la richesse. Ce qui intéresse les économistes de l'époque, et la plupart du temps encore maintenant, ce n'est pas le travail en tant que tel. C'est la richesse qu'il permet de créer. Adam Smith, entre autres, théorise le travail comme un « facteur de production ». Pour lui, le travail est marchand, détachable et abstrait. Il donne sa valeur aux choses. Les individus sont reconnus dans la société selon la place qu'ils ont, ou pas, dans la production. Cette vision du travail est au centre de la

¹ L. GODFROID, *Le travail aujourd'hui : quand art et sciences humaines s'en(tre)mêlent*, analyse 10, Namur, Cefoc, décembre 2017.

² P. MURAILLE, *Place, sens et subordination du travail dans la Grèce ancienne*, Namur, Cefoc, analyse 4, juin 2009.

mécanisme sociale : il permet que l'ordre social reste stable. La société tout entière doit tendre vers l'abondance.

Un moyen d'épanouissement

Au début du 19^e siècle, une autre couche de signification est apportée, en particulier par des philosophes en France et en Allemagne, entre autres Karl Marx ou Friedrich Hegel. Le travail est alors défini comme étant « l'essence de l'humain », ce qui le distingue de l'animal. Il est « puissance créatrice », permettrait à l'humain de transformer le monde et de se transformer lui-même. Autrement dit, de se réaliser, d'être reconnu, de s'épanouir, de créer...

Les philosophes évoquent, avec ce genre de définition, *l'idéal* de ce que devrait être le travail. Mais concrètement, dans ce qui se vit au sein du système capitaliste, Karl Marx observe que ce que devrait être le travail est dévoyé et déshumanisé : au lieu de s'épanouir à travers leur activité, les travailleurs.euses sont « aliéné.es ». D'une part, parce qu'ils produisent des biens qui ne leur appartiennent pas. Et d'autre part, parce que le travail devient une contrainte extérieure : ils ne travaillent pas pour se réaliser mais pour survivre et obtenir un salaire.

Dans une économie capitaliste, les travailleurs.euses ne sont pas les propriétaires des moyens de production (machines, usines, terres, etc.). Pour subsister, ils doivent vendre leur force de travail à d'autres qui détiennent les moyens de production. Il y a donc « exploitation » : ceux-ci s'approprient la « plus-value » (c'est-à-dire la différence entre la valeur produite par les travailleur.euses et le salaire qu'ils reçoivent). Autrement dit, le capitaliste réalise un profit en payant au travailleur moins que ce que ce dernier produit en valeur. Dans pareil système, le travail est donc subordination, souffrance et non expression de son humanité, réalisation de soi. Selon Marx, on ne pourra revenir à la vraie essence du travail qu'en « libérant le travail », c'est-à-dire en abolissant le lien salarial.

Un moyen d'accéder aux droits

À partir du milieu du 19^e siècle, l'idée que le travail est une « valeur » s'est bien enracinée. Les partis politiques, les penseurs, les citoyens adhèrent à cette idée qui devient une évidence. C'est avec l'arrivée de la social-démocratie qu'une autre couche de signification vient se superposer aux autres. L'État a désormais une double tâche : garantir la croissance et promouvoir le « plein emploi ». Le travail se voit réduit au lien salarial, à l'emploi ; et celui-ci est placé au centre du projet de société.

Ce faisant, on s'écarte de l'idée qui était avancée par Marx : le travail serait émancipateur *à la condition* qu'il soit libéré du rapport de dépendance, d'exploitation propre au capitalisme. Avec la social-démocratie, au lieu d'abolir le lien salarial, on fonde sur lui le droit du travail, la protection sociale et le pouvoir de consommation. La satisfaction au travail est, en quelque sorte, trouvée alors par le fait d'obtenir des droits par le travail, la protection sociale, une pension, des vacances, une sécurité, du pouvoir d'achat...

Il y a donc une totale contradiction. Marx soutient que le travail sera épanouissant s'il est libéré du lien salarial ; la social-démocratie soutient que le travail sera épanouissant si on augmente les salaires, si on rattache des droits et protections au contrat salarial. C'est ce qui entretient encore aujourd'hui une confusion entre deux conceptions : le « travail aliéné » (tel qu'il est vécu dans le système capitaliste) et le « travail libéré » (de la domination capitaliste, donc du lien salarial).

Un mille-feuille devenu indigeste

Notre conception actuelle de la notion de travail est composée à la fois de toutes ces couches de signification. Il est en même temps facteur de production (un moyen en vue de la production de richesses) ; essence de l'humain (le moyen d'exprimer sa singularité, son humanité) ; et système de distribution des revenus, des droits et des protections. Ces dimensions sont contradictoires entre elles. C'est ce qui mène à des interprétations différentes. Le « travail » est à la fois un lieu de domination, d'oppression, d'injustices, où des individus entrent en compétition (pour obtenir une place, un salaire, une reconnaissance...) et un lieu d'émancipation, de création de liens, d'intégration, d'épanouissement. Voilà pourquoi le titre de cette analyse, « Je travaille donc je suis », est volontairement ambivalent : il est à comprendre à la fois dans son sens positif, libérant et à la fois dans son sens négatif, de domination.

Travail ou emploi ?

Aujourd'hui, la plupart des économistes et représentant.es politiques considèrent le travail sous l'angle « facteur de production » tout en assimilant « travail » et « emploi ». Ils ne s'intéressent pas à l'activité de « travail » en tant que telle, en quoi elle favorise ou non l'épanouissement personnel et collectif.

Or, ce bref parcours historique l'a montré : le travail n'est pas l'emploi. Le travail, c'est toute activité qui produit des biens ou des services utiles à l'individu ou à une collectivité. Ainsi, on « travaille » quand on s'occupe de son ménage, qu'on prend soin de ses enfants, qu'on cultive des légumes au potager... Le sociologue Denis

Colombi écrit : « *le travail gratuit se rencontre bien ailleurs que dans la cuisine ou la chambre de bébé. Toutes sortes d'activités sont réalisées par des gens peu ou pas rémunérés mais qui se mettent à la tâche au nom de la citoyenneté, du sens du devoir (familial ou non), de la passion [...] On peut penser spontanément aux bénévoles, dont les efforts viennent souvent compenser les défaillances des pouvoirs publics. [...] Des secteurs entiers de l'économie, et pas des moindres, s'écrouleraient sans une main d'œuvre aussi gratuite que dévouée* »³. On peut aussi considérer les allocataires sociaux à qui on demande de plus en plus de montrer leur bonne volonté en acceptant toutes sortes de tâches, stages et autres engagements contre la promesse d'avoir accès à la solidarité ou à un emploi futur... Ils fournissent, pour d'autres, du travail gratuit afin de prouver qu'ils sont dignes d'être aidés ou capables d'être employés. Toutes ces formes de travail gratuit ne sont pas marginales : elles sont au cœur du système capitaliste, qui ne pourrait pas fonctionner sans elles.

Le « travail reproductif » en est aussi la preuve. Il désigne au départ l'ensemble des tâches réalisées par les « femmes au foyer » et qui s'assimilent à du travail gratuit et invisible⁴. Comme le démontrent Fanny Gallot et Hugo Harari-Kermadec, ce travail est au cœur du capitalisme⁵ et il dépasse largement la sphère privée. « *Dire qu'une tâche, notamment domestique, est un travail, c'est avant tout souligner qu'elle est utile à quelqu'un d'autre que celui qui la réalise. C'est bien la préparation d'un repas par une femme pour son conjoint et ses enfants qui constitue un travail, pas celui qu'elle préparerait pour elle-même si elle vivait seule. En préparant le repas, elle dégage du temps à son conjoint, qui est donc disponible pour travailler ou se reposer.* »⁶

L'emploi désigne, quant à lui, « *une situation qui relie un travailleur à une organisation par laquelle transitent des revenus et des garanties sociales* »⁷. Le demandeur d'emploi ne cherche pas du travail : il en offre, contre un revenu et des droits sociaux. Bref, contre une situation d'emploi... et, idéalement, de qualité,

³ D. COLOMBI, *Qui travaille vraiment*, Paris, Payot, 2024, p.150.

⁴ *La valeur du travail reproductif*, Gresea Échos n°124, décembre 2025.

⁵ *Le cœur du capital. Ces travailleuses de l'ombre qui font tourner le monde*, Paris, Broché, 2026.

⁶ www.contretemps.eu/au-coeur-du-capital/. Les auteurs insistent : il existe aussi un travail reproductif rémunéré, mais la plupart du temps, mal payé et peu considéré : « *les enseignantes, les aides-soignantes ou les femmes de ménage produisent du travail reproductif pour des personnes sans entretenir de relations interpersonnelles au préalable avec elles, donc à une échelle plus large que le cercle familial. Cela participe à déconnecter ces tâches de leur dimension personnelle, et cette dépersonnalisation du travail rémunéré sous le capitalisme est partie prenante du mal-être au travail (perte de sens, aliénation).* »

⁷ A. FOUQUET, *Travail, emploi, activité : que partager ?*, Autres Temps n°46, 1995, p.17. Accessible sur www.persee.fr/doc/chris_0753-2776_1995_num_46_1_1763#chris_0753-2776_1995_num_46_1_T1_0017_0000.

humainement convenable ! Ce sont plutôt les entreprises qui cherchent du (temps de) travail : elles en ont besoin pour pouvoir produire et générer des bénéfices, en échange de contrats d'emploi.

« Libérer le travail » ?

Si on entend dire aujourd'hui qu'il faut « libérer le travail », dans le camp de la droite politique en particulier, ce n'est évidemment pas au sens où l'entendait Marx. Il s'agit plutôt de libérer le travail des « charges » salariales et des cotisations patronales... celles-ci étant perçues comme des coûts qui entravent la maximisation du profit.

Ne s'agirait-il pas plutôt de libérer le travail des formes de domination dont parlait Marx ? Comme l'affirme Cédric Leterme, la question essentielle devrait être celle de la maîtrise collective et individuelle du travail : « *Maîtrise collective puisque l'on doit pouvoir décider collectivement et démocratiquement des finalités du travail et de son organisation à l'échelle de la société : que produit-on ? Pourquoi ? Comment ? Avec quelle (re)distribution ? Etc. Maîtrise individuelle aussi, parce que, nous l'avons dit, le travail est l'un des vecteurs clés de la construction de soi, de son rapport au monde et aux autres. [...] Malheureusement, à entendre les débats qui entourent le 'travail' [...], au mieux il s'agit pour les partis de conforter les garanties qui entourent la seule relation d'emploi, tout en essayant de s'assurer qu'un maximum de personnes puisse continuer d'y accéder (et donc de les rendre 'employables'). Au pire, il s'agit d'encenser une 'valeur travail' réduite à la seule capacité de ces mêmes personnes à valoriser du capital. Dans un cas comme dans l'autre, le grand absent est donc bien le travail conçu comme un levier d'émancipation individuelle et collective* »⁸.

Vanessa Della Piana,
Formatrice permanente au Cefoc

⁸ Si on parlait vraiment du travail dans la campagne électorale ?, GRESEA, 2024. <https://gresea.be/Si-on-parlait-vraiment-du-travail-dans-la-campagne-electorale>.

Pour aller plus loin

Eric Denis COLOMBI, *Qui travaille vraiment*, Paris, Payot, 2024.

Annie FOUQUET, *Travail, emploi, activité : que partager ?*, Autres Temps n°46, 1995.

Fanny GALLOT et Hugo Harari-Kermadec, *Le cœur du capital. Ces travailleuses de l'ombre qui font tourner le monde*, Paris, Broché, 2026.

Cédric LETERME, *Si on parlait vraiment du travail dans la campagne électorale ?*, GRESEA, 2024.

Dominique MEDA, *Centralité du travail, plein emploi de qualité et développement humain*, Revue Cités, 8 2001/4, pp.21-33.

Dominique Méda, Isabelle FERRERAS et Julie BATTILANA, *Manifeste Travail : démocratiser, démarchandiser, dépolluer*, Paris, Seuil, 2020.

Philippe MURAILLE, *Place, sens et subordination du travail dans la Grèce ancienne*, Namur, Cefoc, analyse 4, juin 2009.





Pour travailler ce texte en groupe

1. Inviter chaque participant.e à réaliser son arbre généalogique en lien avec le thème du travail

Sur plusieurs générations (grands-parents, parents, frères/sœurs, enfants), pour chaque personne représentée, indiquer ce qu'il ou elle a fait comme « travail ». Libre à chacun.e de remplir à sa guise un arbre généalogique-type : il est possible qu'on ne sache rien de certains membres de la famille, qu'on ait des oublis, pas d'enfants, etc. Ne pas chercher à être exhaustif : c'est un outil *pour* réfléchir à la place et au sens du travail.

Ensuite, répondre aux questions ci-dessous (pour soi-même) :

Choisis 2 à 3 personnes dans ton arbre et complète le tableau ci-dessous. Selon toi...

<i>Pour ... (nom de la personne)</i>	... quel(s) <u>SENS</u> au travail ? Qu'est-ce qui est/était positif, moteur, libérant dans le travail ?	 	... quel(s) <u>NON-SENS</u> au travail ? Qu'est-ce qui est/était négatif, écrasant dans le travail ?	 

Il est également possible de proposer à chacun.e de réaliser sa « ligne de vie » (ligne du temps personnelle) en lien avec le thème du travail, en indiquant, à chaque étape de sa propre vie, le travail réalisé. Compléter ensuite le tableau.

🔔 Cet exercice touche à de l'intime, parfois du douloureux dans l'histoire familiale → annoncer que chacun fait l'exercice pour lui-même.

🔔 Volontairement, la consigne utilise le terme « travail » plutôt qu'« emploi », sans attirer l'attention sur la distinction dans un premier temps : les participant.es mettent ce qu'ils souhaitent derrière l'idée de « travail ».

2. Echange en groupe : questions-type :

- Comment avez-vous vécu cet exercice ?
- Qu'est-ce qui vous frappe à l'issue de l'exercice ?
- Qu'est-ce qui ressort comme éléments par rapport au sens du travail (pour soi, pour d'autres) ; et par rapport au non-sens du travail ?
- Est-ce que vous notez des évolutions au fil des générations (dans les conditions de travail, dans la place, du rôle du travail dans la vie...) ?

- Prise de recul : qu'avez-vous mis comme activités derrière l'idée de « travail » ? (l'emploi salarié uniquement ? ou aussi tâches ménagères, éducation des enfants, soin des aînés, bénévolat...)

Pistes pour l'animation : si des préjugés ou des généralités sont exprimés, inviter à « parler en je » et à revenir à son arbre : « quelle expérience concrète te fait dire ça ? ».

Si la majorité du groupe abonde dans un même sens : « est-ce que d'autres auraient des expériences qui font dire autre chose ? »

3. Lecture de l'analyse à propos des différentes « couches de sens » derrière l'idée de « travail »

- quels liens avec votre expérience de vie, votre arbre généalogique ?

- avec quelles idées êtes-vous d'accord/pas d'accord, et pourquoi ?

4. Temps créatif

- Brièvement, chacun.e partage une idée qu'il.elle retient de ce travail : un élément qui l'a étonné.e, qui a changé son regard sur la question du travail. L'animateur.trice note sur affiche.

- *Quel message, revendication voudrais-je porter pour donner un autre sens, une autre place au travail dans la société ? Quel rêve, quelle exigence de changement ?*

En duo/trio : construire un panneau avec un message, un slogan qu'on souhaiterait afficher dans l'espace public, porter en manifestation, etc.

Pour trouver l'inspiration : les participant.es peuvent piocher des mots dans les affiches réalisées par l'animateur.trice au fil des échanges en groupe. Ils peuvent aussi détourner des slogans qui circulent dans la société à propos du travail :

Le travail, c'est la santé

Travailler plus pour gagner plus

Lutter contre le chômage

Il faut travailler pour vivre

Tout travail mérite salaire

Il faut mettre fin à l'assistanat

Remettre la 'valeur travail' au cœur de la société

Le chômage paie mieux que le travail

Les « demandeurs d'emploi » doivent devenir des « chercheurs d'emploi »

Sanctionner les fainéants !

Le travail doit payer ceux qui le méritent

Il faut valoriser « la Belgique qui se lève tôt »

Le travail, pas l'assistanat

Valoriser l'effort

Jobs, jobs, jobs

Il faut libérer le travail (des charges sociales)

Il suffit de traverser la rue pour trouver un travail

Chômeur, malade de longue durée = profiteurs

Le salaire est une charge pour les entreprises.

Le travail coûte trop cher en Belgique.

Le Cefoc est une association qui propose des projets de formation et de recherche pour des personnes issues ou solidaires des classes populaires. La visée de la démarche du Cefoc est de permettre aux personnes en formation de participer à la construction d'une société démocratique et solidaire en devenant sujets et acteurs de leur vie personnelle, sociale, culturelle et politique.

Cette association est présente en Wallonie et à Bruxelles au travers de journées, de week-ends de formation et d'une quarantaine de groupes de formation. Elle est reconnue en Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Asbl Cefoc

Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 Namur (Belgique)

Tél. +32 81 23 15 22 – Courriel : info@cefoc.be

Site internet : www.cefoc.be

Éditrice responsable : Isabelle Paquay

© Cefoc

Avec le soutien de la

